

**JAMES LEE
BURKE**

**JOLIE BLON'S
BOUNCE**



RIVAGES/NOIR

La mort violente d'un enfant provoque très souvent une tragédie familiale. Une adolescente prénommée Amanda a été tuée de deux balles, violée et abandonnée dans un champ de canne à sucre. Puis une prostituée, fille d'un mafieux local, subit le même sort. Très vite, les soupçons se portent sur un musicien noir, le chanteur de blues Tee Bobby Hulin. Bien que Robicheaux ne le porte pas dans son cœur, il ne croit pas à sa culpabilité. Or l'avocat de Hulin n'est autre que Perry Lasalle, qui appartient à une riche famille de planteurs de New Iberia. Les Lasalle, Robicheaux les connaît, et surtout, il connaît la sinistre réputation de l'homme qui fut leur contremaître : un être sadique nommé Legion Guidry. Comme dans *Sunset Limited* et *Purple Cane Road*, Dave Robicheaux va trouver en travers de sa route une incarnation diabolique qui semble douée d'ubiquité. Peu à peu, son enquête se transforme en duel contre un véritable génie du mal...

Le titre de cette onzième aventure de Dave Robicheaux, policier à New Iberia, Louisiane, fait référence, comme souvent chez Burke, à la musique du sud : *Jolie Blon's Bounce* est une chanson de 1946, et l'un des protagonistes de l'histoire est un chanteur de blues cajun.

« Burke réussit le tour de force de la densité de l'écriture, de la qualité de l'intrigue policière et de l'approche sociologique d'un pays tellement sûr de lui. »

Le Magazine littéraire

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde

Série Clan Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Le Boogie des rêves perdus
Jésus prend la mer

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

Titre original : *Jolie Blon's Bounce*
(Simon & Schuster)

© 2002, James Lee Burke
© 2006, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
© 2009, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3700-2

James Lee Burke

Jolie Blon's Bounce

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Freddy Michalski

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Remerciements

De nombreuses personnes sont impliquées dans la carrière d'un auteur, elles sont tout aussi nombreuses dans la préparation, la mise au point et la fabrication d'un roman, mais rares sont celles dont les noms apparaissent sur la jaquette d'un livre. En conséquence, je voudrais ici remercier quelques-unes d'entre elles qui, au cours de ces quarante dernières années, m'ont tant aidé et ont cru en moi.

Mon premier agent, feu Kurt Hellmer; mon premier directeur littéraire, Joyce Hartman, chez Houghton Mifflin; Bruce Carrick chez Scribner; Martha Lacy Hall, Les Phillabaum, John Easterly et feu Michael Pinkston chez Louisiana State University Press; Rob Cowley chez Holt; Roger Donald et Bill Phillips chez Little, Brown; Robert McCoy chez Avon; Robert Miller et Brian Defiore chez Hyperion; Shawn Coyne chez Doubleday; George Lucas chez Pocket Books; Carolyn Reidy, Chuck Adams, Michael Korda et David Rosenthal chez Simon & Schuster; et Susan Lam et Jane Wood chez Orion en Grande-Bretagne.

J'aimerais également remercier mes agents, Philip Spitzer et Joel Gotler, pour les nombreuses années qu'ils ont passées à défendre mes livres, ainsi que

Patricia Mulcahy, une amie de la famille depuis treize ans, qui prépare et met au point mon travail.

Une fois encore, j'aimerais exprimer ma gratitude à ma famille : mon épouse, Pearl, et nos quatre enfants, Jim Jr., Andree, Pamela et Alafair.

Finalement, pour reprendre les mots de Dave Robicheaux, que Dieu bénisse tous les archivistes des bibliothèques de référence.

À Rick et Carole DeMarinis
et
Paul et Elizabeth Zaryski

1

J'avais grandi dans les années quarante à New Iberia, sur la côte du Golfe du Mexique, et pendant toutes mes années de jeunesse, jamais je n'avais douté de la manière dont fonctionnait le monde. À l'aube, le long d'East Main, les maisons d'avant la guerre de Sécession se dressaient au sortir des brumes, imposantes et majestueuses, avec leurs portiques sur colonnades, les allées de leurs jardins, les vérandas du premier étage détrempées par la rosée, les formes rectilignes des cheminées et des toits d'ardoise adoucies par la moisissure sous la marquise de chênes verts dont les ramures faisaient une voûte sur toute la largeur de la rue.

Les épaves des navires coulés de l'U.S. Navy gisaient couchées sur le flanc à Pearl Harbor, et dans tout New Iberia, les fenêtres en façade s'ornaient d'étoiles de service là où un membre de la famille était sous les armes. Mais à la fausse aurore, sur East Main, l'air était lourd de parfums entremêlés, fleurs de nuit, lichen sur la pierre humide et odeurs riches et chargées du Bayou Teche, et même si la baie vitrée d'une splendide résidence offrait aux regards une étoile en or indiquant qu'un soldat avait trouvé la mort au combat, l'année aurait tout aussi bien pu être 1861 que 1942.

Même aux premiers rayons du soleil perçant au-dessus de l'horizon, lorsque commençaient à apparaître dans la rue les chariots de glace et les charrettes des laitiers aux roues cerclées de fer et que les domestiques nègres se présentaient aux arrières-portes de leurs employeurs pour entamer leur journée, la lumière n'était jamais brutale, jamais elle ne se gorgeait d'un trop-plein de chaleur ni ne sentait la poussière et le goudron des chaussées comme dans d'autres quartiers. Elle filtrait doucement au travers de la mousse espagnole, des bambous et des philodendrons dégoulinant de perles d'humidité aussi grosses que des billes, de sorte que même en milieu d'été, chaque matin s'offrait à ceux qui vivaient là dans une douceur bleutée, leur répétant à l'envi que la terre était un endroit superbe octroyé par le Ciel, dont le dessein et la création ne sauraient être remis en question.

Au bout de la rue se tenait le vieux Frederic Hotel, un adorable bâtiment rose offrant aux visiteurs des colonnades de marbre et des palmiers en pots, une salle de bal et un ascenseur pareil à une cage à oiseaux en laiton, sans oublier le saloon au plafond orné de ventilateurs à pales en bois, l'estrade surélevée avec son fauteuil en fer forgé à volutes pour le cireur de chaussures et le long comptoir de bar en acajou sculpté à la main. Au milieu des palmes et des tourbillons de couleur bleue et grise veinant le marbre des colonnes, les appareils à sous et les machines à chevaux résonnaient de lumière et leurs plateaux à pièces couleur d'étain terni s'offraient aux bienheureux comme autant de promesses silencieuses.

Plus loin sur Main se trouvaient Hopkins Avenue et Railroad Avenue, accès annexes à une part d'histoire et de géographie de la ville dont on ne parlait pas en public. Lorsque j'allais à la fabrique de glace

le dimanche après-midi avec mon père, je ne manquais jamais de lancer quelques coups d'œil furtifs sur Railroad, où, de chaque côté de la voie ferrée, s'alignaient des rangées de cahutes de passe sans peinture ; sur les galeries, en pleine gueule de bois, les genoux largement écartés sous leurs robes en coton informes, des femmes débraillées sirotaient parfois de la bière à même un seau que deux gamins nègres rapportaient suspendu à un manche à balai du bar de Hattie Fontenot.

Très jeune, j'en étais ainsi arrivé à me convaincre qu'aucune entreprise vénale ou factice ne saurait exister sans le consentement de la communauté. Je croyais comprendre la nature du mal. Mais j'appris à l'âge de douze ans qu'il n'en était rien.

Mon demi-frère, plus jeune de quinze mois, s'appelait Jimmie Robicheaux. Sa mère était prostituée à Abbeville, mais nous avions, lui et moi, été élevés ensemble, surtout par notre père, connu sous le nom de Grand Aldous, trappeur, pêcheur professionnel et ouvrier des pétroles sur les derricks au large. Enfants, Jimmie et moi étions inséparables. Les soirs d'été, nous allions aux matchs de base-ball donnés en nocturne dans le jardin public municipal, nous faufilent en douce parmi les spectateurs faisant la queue devant les pavillons de plein air où l'on vendait des grillades et des ragoûts de crabe. Nos petits larcins innocents ne portaient pas à conséquence, je suppose, et nous étions toujours très fiers d'avoir réussi à nous montrer plus malins que les adultes.

Par une chaude soirée d'août, sous les éclairs qui déchiraient les nuages d'orage au-dessus du Golfe du Mexique, Jimmy et moi traversions un bouquet de chênes en bordure du jardin public, lorsque nous tombâmes sur une vieille Ford occupée par deux

couples, un à l'avant, le second sur la banquette arrière. Une femme se mit à gémir, sa plainte gagna en volume et en intensité, et son buste cambré apparut à nos yeux ébahis. Figés comme deux statues, nous vîmes, aux lueurs diffuses des éclairages du pavillon de plein air, ses seins nus et sa bouche grande ouverte sur un orgasme. Nous étions sur le point de changer de direction quand la femme apparut à sa vitre et se mit à rire, le visage brillant de sueur.

– Hé, gamin, t'sais ce qu'on faisait ? J'ai la chatte, al' se sent si bien après. Hé, approche, ti. On baisait, gamin, dit-elle.

Les choses auraient dû en rester là, une mauvaise rencontre avec des Blancs de bas étage, des gens vulgaires, de mauvaise vie, probablement ivres, surpris en pleine copulation. Mais ce n'était en vérité que le début. L'homme au volant alluma une cigarette, le visage luisant comme de la colle à la lueur de la flamme, et sortit du véhicule. L'intérieur de ses avant-bras était orné de tatouages pareils à des barbouillis bleuâtres. De deux doigts, il ouvrit la lame d'un couteau de poche.

– T'aimes donc ça, dis, de r'garder par les fenêtres des gens ? demanda-t-il.

– Non, monsieur, répondis-je.

– C'est des gamins, Legion, dit la femme qui renfilait sa chemise sur la banquette arrière.

– P't'être bien qu'y vont le rester, dit l'homme.

J'avais cru que ses paroles étaient juste destinées à nous ficher la trouille. Mais je distinguais maintenant ses traits à la lumière, ses cheveux coiffés en arrière semblables à de la poix, cette figure étroite à la peau blanche creusée de marques verticales et ces yeux, capables de se baisser sur un enfant comme si ce dernier était la source de toute la rage que leur propriétaire portait en lui contre l'univers.

Il ne fallut pas longtemps pour que Jimmie et moi, le cœur battant la chamade, détaillions à toutes jambes dans l'obscurité, à jamais changés de savoir que le monde contenait des poches de malveillance aussi ténébreuses que l'intérieur d'un sac en cuir.

Parce que mon père n'était pas en ville, nous avions couru tout le long du chemin jusqu'à la fabrique de glace sur Railroad Avenue, derrière laquelle se trouvait la maison toute propre et baignée de lumière de Ciro Shanahan, le seul homme dont mon père parlait avec une admiration et une confiance absolues.

Plus tard, au cours de ma vie d'adulte, j'allais apprendre les raisons pour lesquelles mon père éprouvait un tel respect pour son ami. Ciro Shanahan était de ces rares individus qui acceptent de souffrir en silence et laissent le monde leur infliger d'atroces blessures à seule fin de protéger ceux qu'ils aiment.

Par un soir d'été de 1931, au sud de Point Au Fer, Ciro et mon père coupèrent les moteurs de leur petit bateau et contemplèrent les contours, d'un noir verdâtre, de la côte de Louisiane au clair de lune. Les vagues s'ourlaient d'écume et le vent soufflait avec force, faisant gonfler et claquer la bâche qui masquait les caisses de whisky mexicain et de rhum cubain que mon père et Ciro avaient déchargées d'un chalutier à quinze kilomètres au large. Mon père inspecta les environs à la jumelle et suivit un instant la danse de deux projecteurs balayant les crêtes des vagues plus au sud. Il reposa ses jumelles sur le toit de la petite cabine de pilotage en pin brut bâtie à la poupe, essuya d'un revers de manche les embruns qui lui mouillaient le visage et étudia la côte avec attention. Les feux de position de trois bateaux plongeaient dans le creux des vagues le séparant du rivage.

– La lune est levée. Ch’t’aurais pourtant dit, c’est pas la bonne nuit pour faire ça, dit-il.

– On l’a déjà fait, non ? On est ’core bien là, non ? répondit Ciro.

– Les barcasses, là, devant nous ? C’est des hommes de l’État, Ciro, dit mon père.

– Ça, on n’en sait rien.

– On peut filer à l’est. On cache la cargaison à Grand Chenier et on r’vient la récupérer plus tard. Et pis écoute, ti. Y a jamais personne qui a gagné sa croûte en taule, dit mon père.

Ciro, le cheveu roux, les yeux verts et une petite bouche d’Irlandais aux commissures tombantes, court sur pattes et bâti comme un docker, était vêtu d’une veste en toile et coiffé d’un feutre attaché sous son menton par un foulard. Dans le froid de la nuit, inhabituel pour la saison, son visage brûlé par les vents était noué par les pensées qui l’agitaient sous son foulard.

– Le gars a ses camions par là-bas, Aldous. J’y ai promis que c’est c’tte nuit qu’on débarquait. C’est pas bien d’faire attendre ces gens, dit-il.

– Rester assis dans un camion vide, ça risque pas d’expédier quelqu’un à Angola, répliqua mon père.

Ciro détourna les yeux et contempla l’horizon sud.

– Ç’a pus d’importance main’nant. V’là les gardes-côtes qui s’amènent. Accroche-toi.

Le bateau que possédaient Ciro et mon père était long et étroit, comme les lanceurs de torpilles de la Seconde Guerre mondiale. Destiné à l’origine à l’entretien et au service des plates-formes pétrolières, l’équipement avait été réduit au minimum pour offrir un maximum de volume utile. La cabine de pilotage ressemblait à une boîte d’allumettes posée à la poupe, et même lorsque le pont était chargé de tuyaux de forage, les gros moteurs Chrys-

ler permettaient d'affronter des creux de quatre mètres. Quand Ciro poussa la manette des gaz, les hélices taillèrent un andain dans la houle, la proue se dressa hors des eaux et fit exploser une vague, peignant la surface de la lune d'un panache de gouttelettes et d'embruns.

Mais les projecteurs de la vedette des gardes-côtes étaient implacables. Ils disséquaient le bateau, imprimant des cercles embrasés dans les yeux de mon père et dérochant tout leur mystère aux vagues, transformées en une vaste étendue d'un gris sableux, ponctuée par les éclairs de petits vifs et de pastenagues faisant la culbute hors des crêtes d'écume illuminées à leur passage. La coque cognait en s'écrasant dans chaque creux, les bouteilles d'alcool violemment secouées sous leur bâche, les vitres de la cabine de pilotage transpercées par les faisceaux impitoyables des projecteurs avant qu'ils ne se perdent dans les ténèbres lointaines. Pendant ce temps, les bateaux amarrés attendaient, cabines maintenant éclairées, les moteurs encore silencieux, comme autant d'obstacles séparant les deux hommes du rivage.

Mon père se rapprocha de Ciro pour lui crier à l'oreille :

- Tu te diriges en plein sur les agents !
- M. Julian, y s'en est occupé de ces gens-là.
- M. Julian, y s'est occupé de M. Julian, répliqua mon père.
- Je veux plus rien entendre, Aldous.

Soudain, les vedettes des agents de l'État reprirent vie et bondirent par-dessus les vagues, leurs projecteurs épinglant Ciro et mon père sous leurs feux croisés. Ciro tourna la barre à tribord toute pour contourner un banc de sable et s'avancer en eaux peu profondes, la proue battant le ressac de la marée descendante.

Devant lui se trouvait l'embouchure de l'Atchafalaya. Mon père vit la ligne de côte se rapprocher, la mousse espagnole raidie sur les troncs de cyprès morts, les gommiers, saules et typhas submergés crénelant la surface des eaux et remuant au souffle du vent. La bâche recouvrant les caisses de whisky et de rhum s'arracha et vint battre contre la cabine de pilotage, bloquant la vue devant la proue. Mon père sectionna les cordages restants et la dégagea complètement pour la balancer par-dessus bord. En se retournant vers le rivage, il aperçut une série de crêtes de sable ressortant de la baie comme des dos de baleines échouées au mauvais endroit.

– Oh, Ciro, qu'est-ce t'as été faire ? dit-il.

Le bateau passa comme une fusée entre deux bancs sableux à l'instant où une des vedettes des agents de l'État se mettait à les mitrailler en courtes rafales. Whisky, rhum et débris de verre explosèrent dans les airs et une balle traçante toucha le pont comme une allumette au phosphore, enveloppant aussitôt la cabine d'un énorme mouchoir de flammes.

Mais Ciro ne coupa pas les gaz, pas un instant il n'envisagea de rendre les armes, même lorsque les vitres commencèrent à s'assombrir avant de se briser en deux et que le pont se noya sous un torrent de flammes bleues, jaunes et rouges qui s'écoulait jusque dans l'eau.

– Mène-le sur les feuilles ! hurla mon père en indiquant une petite anse dont la surface était couverte de feuilles mortes.

L'étrave passa en force entre les arbres, enflammant au passage les frondaisons, juste avant que Ciro et mon père ne sautent par-dessus bord et s'éloignent au plus vite, pataugeant dans les eaux du marais, le corps marbré par les lueurs de l'incendie.

Ils coururent sur plus de trois kilomètres, de l'eau jusqu'à la poitrine, bataillant contre les plantes

grimpantes accrochées aux ramures, glissant et trébuchant dans les trous d'eau et les tourbières noires d'insectes occupés à se gaver des carcasses de vaches ou d'animaux sauvages pris au piège, morts de faim ou noyés.

Trois heures plus tard, assis sur une levée de terre sèche, ils regardaient le ciel se vider de sa lumière et la lune se changer en mince petite galette terne. Ciro avait une cheville de la taille d'une pastèque.

– J'vas aller chercher ma bagnole. Et après, fini, on touche pus au transport de gnôle, dit mon père.

– Pour y *toucher*, nous faudrait un bateau, non ? répondit Ciro.

– Merci de m'le rappeler. La prochaine fois que j'ai l'idée d'bosser pour M. Julian LaSalle, t'achètes un fusil et tu m'abats sur place.

– Il a payé les factures d'hôpital de ma fille. T'es trop dur avec les gens, Aldous, dit Ciro.

– Et y va payer aussi pour not' bateau ?

Mon père parcourut à pied les huit kilomètres qui le séparaient du bouquet d'érables des marais où il avait garé sa voiture. Quand il revint chercher Ciro, le ciel était bleu, les fleurs sauvages épanouies sur la levée, l'air piquant de l'odeur du sel. Il contourna un massif de saules pleureurs et contempla à travers le pare-brise la scène dont le hasard l'avait rendu témoin.

Trois hommes coiffés de feutres et vêtus de complets mal taillés, dont deux étaient armés de fusils Browning automatiques, escortaient Ciro menotté jusqu'à l'arrière d'une remorque grillagée au plancher doublé de plaques de tôle. La remorque, accrochée à l'arrière d'un camion de l'État, abritait déjà deux nègres qui travaillaient pour Julian LaSalle.

Mon père remonta en marche arrière toute la levée de terre pour rejoindre un chemin de planches qui franchissait le marécage. Au milieu des giclées

d'eau et de boue qui maculaient son pare-brise au passage des creux inondés de la chaussée, il essayait de ne pas penser à Ciro claudiquant, les mains menottées, vers la remorque des prisonniers. Il entra en collision avec une biche qui valdingua dans un arbre, le corps démantelé sous l'impact. Mais il ne ralentit pas avant d'avoir rejoint Morgan City, où il entra dans un bar nègre pour boire un verre de whisky qu'il dut serrer entre ses mains.

Puis, posant sa grosse tête sur ses avant-bras, il s'endormit, en rêvant à des oiseaux pris au piège de frondaisons embrasées.

Il est rare que les flics, les journalistes de faits divers et les travailleurs sociaux engagés et convaincus, ayant l'habitude de traîner en compagnie de leurs collègues, nouent des amitiés profondes avec des gens qui n'appartiennent pas à leur profession. Pour autant, ce ne sont pas des solitaires dans l'âme, ils n'ont rien d'élitiste, pas plus qu'ils ne se croient investis d'une mission. Simplement, ils ne partagent pas la vérité de leur expérience avec des personnes qui y sont étrangères. Si c'était le cas, celles-ci leur battraient probablement froid et s'esquiveraient.

Je connaissais un Noir habitant une des paroisses de Feliciana, qui avait été sergent dans la section du lieutenant William Caley à My Lai. Posté au-dessus du fossé qui avait fait office de fosse commune, il avait mitraillé des femmes, des enfants et des vieillards suppliant qu'on les laisse vivre. Des années plus tard, son fils était mort d'une overdose, devant sa maison, dans la cour. Convaincu que le décès de son enfant était la rançon de la dette contractée pour le massacre de My Lai, le sergent avait couvert les murs de son habitation de photos et d'articles de presse narrant en détail les atrocités auxquelles il avait participé et revivait ainsi ses méfaits au quotidien, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais pas un instant les hommes politiques qui avaient expédié mon ami le sergent dans ce village du tiers-monde n'auraient à porter son fardeau, et aucune autorité civile ou militaire ne les en tiendrait jamais pour responsables.

Ainsi va la vie. Rares sont les véritables coupables à trouver leur juste châtement. En matière de crimes violents, la *clôture* d'un dossier est un terme qui ne convient guère aux victimes. Lorsque vous êtes flic et que vous avez de la chance, vous vous absteniez d'étaler vos points de vue personnels dans les bars de nuit.

Un samedi de l'année dernière, par une après-midi de printemps, à mon bureau des services du shérif de la paroisse d'Iberia, je compris en répondant au téléphone que venait de m'échoir une de ces affaires qui jamais ne verrait de résolution satisfaisante, car la famille honnête et parfaitement innocente qui s'y trouvait mêlée ne se remettrait jamais de sa blessure.

Le père cultivait la canne à sucre, la mère était infirmière à Iberia General et leur fille de seize ans était une élève brillante au lycée catholique de la ville. Ce matin-là, elle était partie en compagnie de son petit ami pour une balade en quad dans un champ de canne en jachère. Aux dires du Noir assis sur sa véranda qui les avait vus s'éloigner, l'engin avait soulevé un panache de poussière brune avant de disparaître dans un bouquet de copalmes et de franchir en grondant un pont de bois pour s'engager dans un autre champ de jeunes cannes en pousses. Une grosse bagnole dévoreuse d'essence, au toit surbaissé, de couleur grise, était garée près de la coulée avec trois personnes à l'intérieur. Le Noir précisa que son conducteur avait balancé une canette de bière par la vitre avant de démarrer et de prendre la même direction que le quad.

Ma coéquipière était Helen Soileau. Elle avait fait ses premières armes au NOPD, les services de police de La Nouvelle-Orléans, comme contractuelle chargée des parcmètres, puis travaillé comme flic des patrouilles dans le Garden District avant de revenir dans sa ville natale et de recommencer une nouvelle carrière. Physiquement très masculine, elle avait une allure de militaire et des manières abruptes, mais à l'exception de Clete Purcel, mon ancien collègue de la Criminelle du NOPD, c'était le meilleur officier de police que j'aie jamais connu.

Au volant de notre voiture de service, elle longea le massif de copalmes, franchit le pont au-dessus de la coulée et s'engagea sur un chemin de terre, au milieu des feuilles de canne d'un vert pâlichon qui murmuraient sous le vent en petits bruissements secs, à cause du manque d'eau en ce printemps. Devant nous se dressait un autre bouquet de copalmes cerclé de la bande jaune délimitant une scène de crime.

– Tu connais la famille ? me demanda Helen.

– Un peu.

– Ils ont d'autres enfants ?

– Non.

– Pas de chance. Est-ce qu'ils ont déjà été mis au courant ?

– Ils sont partis à Lafayette pour la journée. Le shérif n'a pas pu les joindre, répondis-je.

Mâchonnant son chewing-gum avec conviction, elle tourna vers moi son visage irrégulier, encadré par une épaisse chevelure blonde tombant sur ses épaules, l'air interrogateur.

– C'est nous qui devons les informer ? demanda-t-elle.

– Ça y ressemble.

– Dans une affaire de ce genre, j'aimerais bien avoir le coupable entre les mains, et je laisserais la famille lui en coller une dans l'oreille.

- Mauvaises pensées, Helen, dis-je.
- Je m'en sentirais aussi coupable que possible, me répondit-elle.

Devant la bande jaune entourant le bouquet d'arbres nous attendaient deux adjoints, le Noir qui avait prévenu les urgences de la police en signalant « des coups de feu », et l'adolescent qui conduisait le quad. Le gamin était assis par terre dans une vague position de lotus et fixait le vide d'un air abattu. Par la vitre arrière, j'aperçus une ambulance sur le pont de bois enjambant la coulée.

Helen gara la voiture et nous nous avançâmes vers les arbres. À l'ouest, le soleil était bas sur l'horizon, rosé par la poussière qui dérivait dans le ciel. De la coulée montait une puanteur salée comme une dépouille d'animal.

- Où est-elle ? demandai-je à un adjoint.

Il ôta la cigarette qu'il avait aux lèvres et l'écrasa sous sa semelle.

- De l'autre côté du roncier, dit-il.

- Ramassez votre mégot, s'il vous plaît, et n'allumez plus de cigarette ici, dis-je.

Je me glissai avec Helen sous la bande jaune et m'avançai jusqu'au centre du massif de copalmes. Un nuage grisâtre d'insectes tourbillonnait au-dessus d'une zone affaissée dans les herbes. Helen jeta un œil sur le cadavre et relâcha son souffle.

- Deux impacts. Un dans la poitrine, le second dans le flanc. Probablement un fusil de chasse, dit-elle.

Ses yeux fouillèrent immédiatement les alentours à la recherche d'une douille éventuelle.

Je m'accroupis auprès du corps. La jeune fille avait les bras étirés au-dessus de la tête, les poignets attachés par une corde à sauter nouée à la base d'un tronc d'arbre. Elle avait la peau grise tant elle avait perdu de sang et ses yeux toujours ouverts sem-

blaient fixer une fleur sauvage solitaire à un mètre d'elle. Sa culotte était restée accrochée à une cheville.

Je me redressai et entendis mes genoux claquer. Une brève seconde, les arbres de la clairière se mirent à danser la gigue.

– Tu vas bien ? demanda Helen.

– Ils lui ont fourré une de ses chaussettes dans la bouche.

– Allons parler au même, dit-elle après avoir contemplé mon visage.

Sa figure couverte de poussière était zébrée par les rigoles de sueur séchée qui avaient coulé de ses cheveux, et son T-shirt crasseux et fripé donnait l'impression d'avoir été noué à plusieurs reprises avant qu'il ne l'enfile. Quand il releva la tête vers nous, ses yeux brûlaient de ressentiment.

– Il y avait deux Noirs ? demandai-je.

– Oui. Je veux dire, oui, monsieur.

– Deux seulement ?

– C'est tout ce que j'ai vu.

– Tu dis qu'ils portaient des cagoules ? Et que l'un avait des gants ?

– C'est ce que j'ai dit, répliqua-t-il.

Même à l'ombre, il faisait chaud. D'un revers de manche, j'épongeai la sueur sur mon front.

– Ils t'ont attaché ? demandai-je.

– Oui.

– À l'aide de ton T-shirt ?

– Oui, monsieur.

Je m'accroupis à son côté et adressai aux adjoints un regard entendu. Ils rejoignirent leur voiture de patrouille en compagnie du Noir et s'y installèrent en laissant les portières ouvertes pour profiter de la brise.

– Voyons si je comprends bien, dis-je au même. Ils t'ont ligoté avec ton T-shirt et ton ceinturon et

t'ont abandonné dans la coulée avant d'emmener Amanda sous les arbres ? Des mecs avec des cagoules sur la figure, des cagoules en tricot ?

– C'est bien ce qui s'est passé, répondit-il.

– Tu n'as pas pu te libérer ?

– Non. Ils avaient sacrément serré.

– J'ai un petit problème avec ce que tu me racontes. Ça ne colle pas, mon pote, dis-je.

– Comment ça ?

– Les T-shirts, ce ne sont pas des menottes.

Je vis ses yeux se mouiller et il passa les doigts dans ses cheveux.

– Tu avais une sacrée trouille, c'est ça ? demandai-je.

– Je crois. Oui, monsieur, répondit-il.

– Moi aussi, j'aurais eu la trouille. Il n'y a rien de mal à ça.

Je lui donnai une tape sur l'épaule et me relevai.

– Vous allez les attraper, ou pas, ces foutus négros ? lâcha-t-il.

Je rejoignis notre voiture où Helen venait de racrocher la radio. Le soleil était tombé sur l'horizon, rouge sang au-dessus d'une ligne d'arbres.

– Comment tu cadres le gamin ? demanda-t-elle.

– Difficile à dire. Pour défendre sa cause, j'ai vu mieux comme avocat.

– Les parents de la petite viennent de rentrer de Lafayette. C'est une vraie merde, cette affaire, dit-elle.

La maison familiale, une bâtisse de plain-pied blanche à ossature en bois, était située entre la route d'État et un champ de canne sur l'arrière. Un chêne noir qui perdait ses feuilles l'hiver ombrageait un côté de la maison pendant les mois de canicule. La boîte aux lettres numérotée et un abri à voitures érigé contre un mur pignon, comme après coup,

étaient les seules indications dont nous disposions pour distinguer l'habitation de ses voisins en bord de route.

À l'intérieur de la maison aux stores tirés, des bénitiers en plastique étaient accrochés aux huisseries de l'entrée, et les murs du salon étaient décorés d'un calendrier religieux et d'une prière de sérénité brodée au point de croix. Le père, Quentin Boudreau, les cheveux blond-roux, la peau hâlée, des lunettes à monture d'acier sur le nez, portait une cravate bleue unie sur une chemise blanche amidonnée aussi rigide qu'un carcan métallique. Son regard ne semblait afficher aucune émotion, à croire qu'il ne s'était pas encore autorisé à ressentir ce qui se bousculait dans sa tête.

Il tenait sur son genou la main de son épouse, une petite Cajun aux cheveux sombres et au visage ravagé. Ils n'ouvrirent pas la bouche, ni elle ni lui, ne serait-ce que pour poser une question, tandis que nous leur expliquions ce qui était arrivé à leur fille, en choisissant nos mots avec soin pour en atténuer la portée. J'aurais préféré les voir exploser de rage et nous hurler des insultes, lancer des remarques racistes, n'importe quoi, en fait, qui m'aurait soulagé du sentiment qui était le mien quand je les regardais bien en face.

Mais ils restèrent dignes et silencieux. Pleins d'humilité, n'exigeant rien de nous, il est probable qu'en cet instant ils étaient incapables d'entendre l'intégralité de ce qu'on leur disait.

Je déposai ma carte professionnelle sur la table basse et me relevai pour partir.

– Nous sommes désolés de ce qui est arrivé à votre famille, dis-je.

La femme avait maintenant croisé les mains entre ses cuisses. Elle les contempla une seconde avant de relever les yeux vers moi.

- Amanda a été violée ? demanda-t-elle.
- Officiellement, c'est une conclusion qui devra venir du coroner. Mais je pense que oui. Elle a été violée, dis-je.
- Ont-ils utilisé des préservatifs ? demanda-t-elle.
- Nous n'en avons retrouvé aucun, répondis-je.
- Comme ça, vous aurez leur ADN, dit-elle, le regard dur, ses yeux noirs rivés sur les miens.

Je sortis en compagnie d'Helen et traversai la cour pour rejoindre notre voiture. Malgré toute la poussière qu'il charriait, le vent chargé des parfums salés du Golfe semblait presque frais après cette longue journée brûlante. J'entendis les pas de M. Boudreau derrière moi. Il était de taille imposante et marchait avec difficulté, comme s'il souffrait de goutte à un pied. Une pointe de son col de chemise s'était relevée selon un angle incongru et lui poignardait la gorge.

- Quel genre d'arme ils ont utilisée ? demanda-t-il.

- Un fusil de chasse, répondis-je.

Il cligna des paupières derrière ses lunettes.

- Est-ce qu'ils ont tiré dans le visage de ma petite fille ?

- Non, monsieur, répondis-je.

- Parce que ces salauds-là, vaudrait mieux qu'ils aient pas touché à sa figure, dit-il avant d'éclater en sanglots dans sa cour.

Le lendemain matin, les empreintes digitales relevées sur la canette de bière balancée par la vitre de la voiture sur les lieux du crime nous donnèrent le nom de Tee Bobby Hulin, un Noir de vingt-cinq ans, escroc sans envergure et grande gueule à plein temps, dont la petite taille lui avait épargné en plusieurs occasions de se faire littéralement mettre en morceaux. Son casier, épais comme un livre,

s'ouvrait sur des arrestations pour vol à l'étalage à l'âge de neuf ans, et se poursuivait par des vols de voitures à treize, des reventes de joints dans les couloirs de son lycée et le vol d'un camion de livraison chargé de papier-toilette derrière le petit supermarché local.

Des années durant, Tee Bobby avait navigué aux franges du système, plein de charme et d'allant, à caresser les gens dans le sens du poil pour tirer son épingle du jeu en convainquant son monde qu'il était plus filou que scélérat. Mais il possédait aussi un autre don, bien plus digne d'intérêt celui-là, mais de prime abord totalement immérité, à croire qu'un jour, au petit bonheur la chance, Dieu avait pointé son doigt sur lui et lui avait accordé un talent de musicien dont le monde n'avait pas connu d'égal depuis Guitar Slim et la beauté triste et lyrique de ses enregistrements.

Ce soir-là, dans un restaurant drive-in non loin de City Park, en m'approchant avec Helen de son grand char dévoreur d'essence, j'aperçus son accordéon posé contre le dossier du siège arrière, avec son clavier comme de l'ivoire et le soufflet pareil à la pulpe mouchetée d'une grenade.

– Hé, Dave ? Qu'est-ce qu'y a ? dit-il.

– N'appelle pas tes supérieurs par leur prénom, dit Helen.

– Compris, m'z'elle Helen. J'ai rien fait de travers, hein ? dit-il en haussant les sourcils.

– À toi de nous en convaincre, dis-je.

Il fit semblant de se concentrer profondément.

– Nan. Ch'suis blanc comme neige. Ça vous dirait de goûter un peu de mon burger au crabe ? demanda-t-il.

Sa peau avait la teinte dorée un peu ternie d'un cuir de selle bien patiné, ses yeux étaient bleu-vert, ses cheveux bouclés légèrement gominés coupés

court et bien au carré sur la nuque. Il continua à nous regarder avec un sourire de demeuré.

– Mets tes clés sous le siège et monte dans la voiture de patrouille, dit Helen.

– Apparemment, ça se présente pas si bien. Ch’crois que ch’ferais bien d’appeler mon avocat.

– Je n’ai pas dit que tu étais en état d’arrestation. Nous aimerions simplement que tu nous fournisses quelques renseignements. Ça te pose un problème ? dit Helen.

– Compris encore une fois. Des Blancs qui veulent juste un p’tit coup de main, c’est bien ça ? Donc pas besoin de lire les droits Miranda à personne. Mais c’est bien sûr que je veux aider ces m’sieur-dame de la police.

– Tee Bobby, à toi tout seul, t’es une école de bonnes manières ambulante, dit Helen.

Vingt minutes plus tard, au poste de police du shérif de la paroisse d’Iberia, Tee Bobby se trouvait assis seul dans une salle d’interrogatoire pendant que nous discussions, Helen et moi, dans mon bureau.

Au-dehors, le ciel s’ourlait de bandelettes de nuages lie-de-vin, les barrières du passage à niveau étaient baissées et un train de marchandises oscillait sur les rails entre des massifs d’arbres et des cahutes habitées par des Noirs.

– Quel est ton sentiment ? demandai-je.

– J’ai un mal de chien à faire endosser à ce clown un meurtre au fusil de chasse, répondit-elle.

– Il était pourtant présent.

– Cette affaire ne sent pas bon, Belle-Mèche. Il y a des trucs qui ne collent pas avec le petit ami d’Amanda.

– Ni avec Tee Bobby. Il en rajoute un peu avec son baratin.

– Accorde-moi une minute avant de débarquer, dit-elle.

En entrant dans la salle d'interrogatoire, elle laissa la porte légèrement entrouverte afin que je puisse entendre ce qu'elle dirait à Tee Bobby. Elle se pencha, son bras musclé en appui sur la table, frôlant l'épaule du petit malfrat, la bouche presque collée à son oreille. Une revue roulée ressortait de la poche revolver de son jean.

– Nous savons avec certitude que tu te trouvais sur le lieu du crime, dit-elle. Il n'y a pas à sortir de là. Aussi j'aimerais bien régler ça bille en tête.

– Très bien. Faites venir mon avocat. Y a que comme ça que je vous réglerai ça bille en tête.

– Tu veux que nous fassions venir ta grand-mère ?

– V'là t'y pas main'nant que m'zelle Helen, al' veut que je me sente coupable. Pasque z'êtes une grande amie de la famille, pas vrai ? Pasque ma grand-mère, elle lavait le linge de votre papa quand il essayait pas de lui mettre les mains sous les jupes.

Helen sortit le magazine roulé de sa poche de jean.

– Qu'est-ce que tu dirais si je me contentais de te décoller la tronche ?

– Ça me plairait bien.

Elle le contempla une seconde d'un air songeur puis lui toucha délicatement le front du bout de la revue.

Les paupières de Tee Bobby se mirent à battre en signe de dérision, comme des ailes de papillon.

– J'espère que l'assistant du procureur va l'enterrer, ce petit connard, me glissa-t-elle en ressortant.

J'entrai à mon tour dans la salle et fermai la porte.

– À cet instant, on est en train de désosser ta voiture pièce par pièce et deux inspecteurs sont en route vers chez toi avec un mandat de perquisition, dis-je. S'ils découvrent une cagoule de ski, un fusil

de chasse qui aurait servi au cours de ces dernières quarante-huit heures, ou la moindre preuve matérielle que tu as touché à cette fille, ne serait-ce qu'à un cheveu, tu as droit à l'injection mortelle. Tu disposes d'un créneau de dix minutes pour me présenter ta version des faits.

Tee Bobby sortit un peigne de sa poche revolver et le fit courir dans les poils de son avant-bras en fixant le vide. Puis il posa la tête sur ses bras croisés et se mit à taper des pieds en rythme, comme s'il cherchait à rester en mesure avec le morceau qui jouait dans sa tête.

– Tu vas te contenter de faire l'imbécile ? demandai-je.

– J'ai violé personne. Fichez-moi la paix.

Je m'assis en face de lui et observai ses yeux qui allaient et venaient sur les murs alentour d'un air innocent, l'ennui qu'il affichait en ma présence, l'amorce d'un rictus sur ses lèvres face à la colère grandissante qu'il lisait sur mon visage.

– Qu'est-ce qui va pas ? demanda-t-il.

– Elle était âgée de seize ans. Elle avait dans la poitrine et sur le flanc des trous dans lesquels tu aurais pu glisser le poing. Alors arrête de prendre ton air de petit connard débile.

– J'ai le droit de prendre l'air que je veux. Faites-moi venir un avocat ou alors vous me relâchez. Z'avez pas la moindre preuve sinon z'auriez déjà pris mes empreintes et je serais bouclé en cellule.

– Je suis à deux doigts de te balancer contre le mur, Tee Bobby.

– Oui, m'sieur, ça, je l'sais bien. Y a tous les os du pauvre négro qui tremblent, Cap'taine.

Je le bouclai dans la salle d'interrogatoire et rejoignis mon bureau. Une demi-heure plus tard, je recevais un coup de fil des deux inspecteurs envoyés à son domicile sur Poinciana Island.

- Pour le moment, rien, dit l'un d'eux.
- Comment ça, pour le moment ?
- Il fait nuit. On reprendra au matin. Libre à vous de nous filer un coup de main. Je viens de faire le tri dans une poubelle pleine de crevettes datant d'une semaine, répondit-il.

À l'aube, au passage du pont en bois qui enjam-bait une crique d'eau douce sur la côte nord de Poinciana Island, le soleil levant rougeoyait au-dessus de l'horizon et promettait une nouvelle jour-née brûlante. Les eaux noires sentaient le poisson en train de frayer, et sur les berges, colocases, cyprès et arbres en fleurs bruissaient de fraîcheur sous la brise qui soufflait du Golfe.

Helen m'accompagnait. Je présentai mon insigne au garde de sécurité du pont dans sa guérite en bois et m'engageai dans le lotissement de maisons ombragées d'arbres où vivaient les employés de la famille LaSalle. Je suivis une route serpentant entre de petites collines et les bosquets de chênes verts, de pins et de gommiers qui parsemaient les zones culti-vées, où des Noirs sarclaient la terre rouge à la houe, dessinant des rangs rectilignes à la surface des champs avec la précision de formations militaires.

Les quartiers d'esclaves en briques et rondins, qui remontaient aux origines de la propriété des LaSalle, étaient toujours debout, mais Perry LaSalle les avait reconstruits et modernisés, et ils servaient maintenant de résidence pour les invités ou d'habi-tations pour les fidèles employés nés sur la planta-tion dont les LaSalle prenaient soin jusqu'à leur mort.

Ladice Hulin, la grand-mère de Tee Bobby, était installée dans un fauteuil en osier sur sa galerie, son épaisse chevelure grise tombant plus bas que ses épaules, ses mains croisées sur la crosse d'une canne.

Je sortis de la voiture de patrouille et m'avançai dans la cour. À l'arrière de la maison, trois adjoints en uniforme et un inspecteur en civil étaient occupés à sortir au râteau les ordures d'une vieille fosse faisant office de décharge. Jeune fille, Ladice avait été d'une beauté époustouflante, et bien que l'âge la lui eût volée à bien des égards, il n'avait en rien diminué sa féminité, et sa peau était toujours aussi lisse et lustrée qu'un chocolat onctueux. Elle ne m'invita pas à monter sur la galerie.

– Ils vous démolissent votre maison, mademoiselle Ladice ? dis-je.

Elle continua à me regarder sans dire un mot. Ses yeux clairs me fixaient sans ciller, profonds et immobiles comme un regard de biche.

– Votre petit-fils se trouve à l'intérieur ? demandai-je.

– Il est pas rentré à la maison après que vous l'avez libéré, vous aut'. Et vous y avez collé une peur de tous les diables, si ça peut vous rassurer.

– Nous avons essayé de l'aider. Il a choisi de ne pas coopérer. Il n'a pas non plus manifesté la moindre émotion devant le viol et le meurtre d'une jeune fille innocente, dis-je.

Elle portait une robe blanche en coton et, autour du cou, des médailles religieuses sur une chaînette en or. Une autre chaînette retenant une pièce de dix *cents* plaquée or trouée en son milieu ornait sa cheville.

– Pas d'émotion, hein ? dit-elle en chassant l'air de sa main. Allez-y, mais allez-y donc, faites ce que z'avez à faire et tirez-vous. Moi, y a pus que la tombe qui m'attend. Mais je regrette juste une chose, c'est d'être obligée de me farcir un si grand nombre d'imbéciles avant d'y arriver.

– Je vous ai toujours respectée, mademoiselle Ladice, dis-je.

Elle prit appui d'une main sur l'accoudoir de son fauteuil et se mit debout.

– Y va se sauver loin de vous aut'. Y va se montrer insolent. Tout ça pasqu'au fond de lui, c'est un tout petit garçon qui a la trouille au ventre. Alors lui faites pas de mal juste pasqu'il a peur, non alors, dit-elle.

J'ouvrais la bouche pour lui répondre quand Helen me toucha le bras. Derrière la maison, l'inspecteur en civil nous faisait signe ; il tenait dans sa main droite un bâton au bout duquel était accroché un bonnet sale en laine noire.

Une semaine plus tard, Barbara Shanahan, substitut du procureur parfois connue sous le sobriquet de Shanahan le Bélier, entra dans mon bureau sans frapper. D'une beauté sculpturale, elle avait la peau très blanche, des cheveux roux et des yeux verts, et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Avec son tailleur orange pâle, ses collants et son chemisier blancs et ses lunettes à monture d'écaille, rares étaient les hommes qui ne se retournaient pas sur elle au passage pour la détailler. Mais son visage glacé comme l'émail semblait toujours masquer une colère injustifiée et elle se comportait avec la tendresse d'un fil de fer barbelé. L'acharnement avec lequel elle malmenait criminels et avocats de la défense avec la ferme intention de les détruire était légendaire, mais la raison qui la poussait à faire respecter la loi et l'ordre avec une conviction aussi forcenée était du domaine des conjectures.

Je relevai les yeux du journal étalé sur ma table de travail.

– Excusez-moi de ne pas m'être levé. Je ne vous avais pas entendue frapper, dis-je.

– J'ai besoin de tout ce dont vous disposez sur le meurtre d'Amanda Boudreau à ce stade de l'enquête, dit-elle.

– Le dossier n'est pas complet, répondis-je.
– Alors donnez-moi ce que vous avez et tenez-moi au courant au jour le jour de l'avancement de votre enquête.

– C'est vous qui vous chargez de l'affaire ?

Elle s'assit en face de moi, consulta la minuscule montre en or à son poignet et releva la tête pour me regarder bien en face.

– Est-il toujours nécessaire que je vous répète tout deux fois ? dit-elle.

– Nous venons d'avoir le rapport du labo sur le bonnet en laine déterré chez Tee Bobby. Le fond de teint et les huiles de beauté qu'on y a retrouvés sont ceux d'Amanda Boudreau, dis-je.

– Très bien, il ne reste donc plus que le mandat à rédiger.

Elle se leva, prête à repartir, quand son regard accrocha le mien.

– Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

– Il y a des trucs qui ne collent pas dans cette affaire.

– L'ADN de la victime est présent sur les vêtements du suspect ? Les empreintes du bonhomme figurent sur la canette de bière retrouvée sur les lieux du crime ? Et vous, vous avez encore des doutes sur ce qui s'est passé ?

– Le sperme trouvé sur la fille n'est pas celui de Tee Bobby. L'homme qui a signalé des « coups de feu » à la police dit avoir vu trois individus dans la voiture. En revanche, le petit copain d'Amanda déclare avoir été accosté par deux hommes seulement. Où était le troisième ? Le copain en question dit aussi qu'on l'avait attaché avec son T-shirt. Pourquoi n'a-t-il pas cherché à se libérer pour prendre la fuite ?

– Je n'en ai aucune idée. Pourquoi ne pas trouver vous-même les réponses à vos propres questions ? dit-elle.

J'hésitai avant de poursuivre.

– J'ai un autre problème. Je ne vois pas bien Tee Bobby en tueur.

– Peut-être voulez-vous le beurre et l'argent du beurre, dit-elle.

– Je vous demande pardon ?

– Certaines personnes éprouvent toujours le besoin de se donner le beau rôle, en général aux dépens d'autrui. Dans le cas présent, aux dépens d'une jeune fille qui est morte et qui a été violée après qu'on lui a fourré une chaussette dans la gorge.

Je repliai mon journal et le jetai à la poubelle.

– Perry LaSalle représente Tee Bobby, dis-je.

– Et alors ?

Je me levai de mon fauteuil et fermai les stores vénitiens des fenêtres du couloir.

– Vous haïssez les LaSalle, Barbara. Je pense que vous avez insisté pour que cette affaire vous revienne.

– Je n'ai pas de sentiment particulier à l'égard de la famille LaSalle, ni dans un sens ni dans l'autre.

– Votre grand-père est allé en prison à la place du vieux Julian. C'est comme ça qu'il a obtenu son emploi comme garde de sécurité au pont des LaSalle.

– Faites en sorte que le dossier parvienne à mon bureau avant la fin de la journée. Entre-temps, si vous mettez encore une fois en doute mes motivations en tant que procureur, je vous attaque au civil pour diffamation et je vous allume en beauté devant la cour.

Elle ouvrit la porte avec violence et s'engagea dans le couloir au pas de charge vers le bureau du shérif. Un flic en uniforme la reluqua en coin quand elle s'arrêta pour boire à la fontaine d'eau, les yeux rivés sur son postérieur. Il sourit d'un air gêné quand il vit mon regard posé sur lui.

C'était l'après-midi du vendredi et je ne voulais plus penser à Barbara Shanahan ni à une jeune fille que l'on avait probablement obligée à contempler l'embouchure d'un canon de fusil pendant qu'elle attendait, complètement impuissante, que son bourreau décide si oui ou non il allait presser sur la détente.

Au sud de la ville, je pris une route poussiéreuse longeant le chenal bordé d'arbres qui rejoignait la maison bâtie par mon père pendant la Dépression. La lumière du soleil avait la couleur d'une fumée jaune au travers de la marquise de chênes verts en surplomb et, devant moi, j'aperçus le ponton, la boutique de pêche que je dirigeais à mi-temps, et une Cadillac couleur lavande garée près de la rampe à bateaux : Clete Purcel, le fléau du NOPD, mon vieux partenaire du temps de la Criminelle, aimable, totalement irresponsable mais d'une loyauté farouche, était de retour à New Iberia.

Il avait vidé sa glacière sur une table au bout du ponton et, à l'aide d'un long couteau sans garde affûté comme un rasoir, vidait une série de poissons pailletés de glace – sac-a-lait, brèmes et black-bass à grande bouche –, juste vêtu d'un ample short et d'une casquette de Marine et chaussé de nu-pieds, le corps luisant de crème solaire et recuit par le soleil, les poils aplatis en bouclettes dorées sur ses bras massifs et ses épaules imposantes.

Je garai mon camion dans l'allée qui menait à la maison, traversai la route et rejoignis Clete qui écaillait maintenant ses prises avec une cuillère avant de les laver sous le robinet, puis de les déposer sur une couche de glace fraîche dans sa glacière.

– On dirait que la journée a été bonne, dis-je.

– Si tu m'autorises à me servir de ta douche, je t'emmène avec Bootsie et Alafair au Bon Creole.

Il se saisit d'une canette de bière au contour poudré de sel, posée sur la rambarde du ponton, et

m'observa tout en buvant, les cheveux blanchis par le soleil, les yeux verts pleins de bonheur, un sourcil coupé par une cicatrice qui descendait sur l'arête de son nez.

– T'es venu juste pour une partie de pêche ? demandai-je.

– J'ai une chiée de fuyards de conditionnelle à récupérer pour Nig et Willie. Sans compter que Nig a peut-être accepté d'allonger la caution d'un tueur en série.

J'étais fatigué et je n'avais aucune envie d'entendre Clete et ses sempiternelles jérémiades sur son boulot de chasseur de primes pour Nig Rosewater et Wee Willie Bimstine. J'essayais de me montrer attentif, mais mon regard dérivait sans cesse vers la maison, les paniers d'impatiens qui se balançaient sous l'avant-toit de la galerie, et dans l'ombre, mon épouse, Bootsie, occupée à arroser le parterre d'hortensias.

– T'écoutes ? demanda Clete.

– Bien sûr que je t'écoute.

– C'est donc comme ça qu'on a entendu parler de ce foutu prédateur ou tueur sexuel en série, quel que soit le nom qu'on lui donne. « Sans Dec' » Dolowitz s'est fait épingler alors qu'il essayait de piquer des trucs dans la boîte de cul de Fat Sammy Figorelli, mais cette fois, Nig a dit qu'il en avait ras le bol de Sans Dec' et de ses coups foireux, comme d'aller coller de la merde de chien dans les sandwiches au cours d'un congrès de Camionneurs, ou de se faire passer pour un chauffeur et de se tailler au volant de la limo de la famille Calucci.

« Alors Sans Dec' appelle depuis le dépôt central et dit comme ça que Nig et Wee Willie sont deux hypocrites parce qu'ils ont avancé la caution d'un gugusse qui avait tué deux racoleuses à Seattle et à Portland.

« Nig demande alors à Sans Dec' comment il est au courant et Sans Dec' lui répond comme ça : "Pasqu'y a un an, j'étais en cellule, assis à côté de cet enfoiré de pervers qui ouvrait tout le temps sa grande gueule pour expliquer qu'il avait largué les corps de ces nanas en bordure de rivière sur la Côte ouest. Ce même pervers a aussi parlé de deux juifs débiles de La Nouvelle-Orléans qui s'étaient fait avoir par son nom d'emprunt et lui avaient avancé sa caution sans même vérifier son casier."

« Mais Nig a été pris de scrupules, il n'aime pas bien l'idée d'avoir peut-être remis en liberté un prédateur dans les rues de la ville. Alors il me demande de passer en revue tous les sacs à merde à qui il a avancé des cautions au cours de ces deux dernières années. Jusqu'ici, j'ai vérifié cent vingt ou cent trente noms et j'arrive toujours pas à trouver quelqu'un qui corresponde au bon profil.

– Pourquoi aller croire ce que peut raconter Sans Dec' Dolowitz ? Un des Giacano lui a remodelé le crâne à coups de marteau il y a des années, dis-je. Ça a laissé des traces.

– C'est justement ça le problème. Sa cervelle ne tourne plus rond. Mais Sans Dec' est un voleur qui ne ment jamais. C'est bien pour ça qu'il est toujours au trou.

– C'est sûr, tu nous invites bien au Bon Creole ? demandai-je.

– C'est ce que j'ai dit, pas vrai ?

– Ça me ferait vraiment plaisir.

Mais je n'allais pas pouvoir me libérer du meurtre d'Amanda Boudreau ce soir-là. Je venais de me doucher et de me changer, et j'attendais sur la galerie que Clete, Bootsie et Alafair me rejoignent lorsque la Gazelle jaune crème de Perry LaSalle, une réplique de Mercedes de 1929, quitta la route et s'engagea dans notre allée.

Avant qu'il ait pu sortir de sa voiture, je m'avançai à sa rencontre. Il avait roulé capote relevée et sa peau brunie par le soleil paraissait sombre à l'ombre des arbres, ses cheveux brun foncé embroussaillés par le vent, ses joues marquées de taches colorées.

À l'âge de vingt et un ans, il avait abandonné ses études dans un séminaire jésuite, pour une raison qu'il n'avait jamais voulu révéler à quiconque. Il avait vécu parmi les vagabonds des rues dans le Bowery et traîné dans tout l'Ouest, gagnant sa pitance dans les champs de laitues et de betteraves, se déplaçant dans les trains de marchandises en compagnie de déchets d'humanité et de ramasseurs de fruits saisonniers, puis, tel le fils prodigue, il était revenu dans sa famille et avait repris ses études de droit à l'université de Tulane.

J'aimais bien Perry, ses manières pleines de dignité et la générosité d'esprit qui avaient toujours été ses cartes de visite. Malgré son mètre quatre-vingt-cinq, jamais il n'était hautain ni pompeux et il se montrait toujours bienveillant à l'égard de ceux qui n'avaient pas sa chance. Mais pareil en cela à beaucoup d'entre nous, son histoire personnelle me semblait infiniment plus complexe que sa gentillesse naturelle ne l'indiquait.

– Alors, tu te balades ? demandai-je sans être dupe.

– Je me suis laissé dire que Shanahan le Bélier te trouvait un peu trop tendre dans ton enquête sur le meurtre d'Amanda Boudreau. J'ai cru entendre qu'elle voulait t'épingler les *cojones* à coups de pistolet à clous.

- Première nouvelle, répondis-je.
- Son dossier ne tient pas la route et elle le sait.
- T'as vu de bons films ces temps derniers ?
- Tee Bobby est innocent. Il ne se trouvait même pas sur les lieux du crime.

– Mais sa canette de bière, si.
– Jeter ses ordures sur la voie publique n'est pas un crime passible de la peine capitale.
– Ç'a été sympa de te voir, Perry.
– Viens donc sur l'île, tu pourras tenter ta chance dans mon étang à perches. Et amène Bootsie et Alafair. On dînera ensemble.

– C'est d'accord. Après le procès.

Il m'adressa un clin d'œil puis reprit la route, les rayons du soleil miroitant au travers des ramures comme des pièces d'or sur le métal lustré de sa carrosserie.

J'entendis Clete approcher sur le tapis de feuilles derrière moi. Ses cheveux étaient mouillés et peignés de frais, et il avait défait les premiers boutons de sa chemise tropicale.

– Ce n'est pas le mec qui a écrit le livre sur la Maison de Mort de Louisiane ? Celui dont le film a été inspiré ?

– C'est bien lui, répondis-je.

– T'as pas aimé le livre ? demanda Clete en voyant l'expression de mon visage.

– Deux mômes avaient été assassinés dans un coin où les amoureux venaient se peloter, sur la route de Loreauville. Perry a donné une très mauvaise image du bureau du procureur.

– Pour quelle raison ?

– J'imagine que certaines personnes ont besoin de se donner le beau rôle, répondis-je.

Le lendemain matin, les arbres étaient encore dans le brouillard lorsque je descendis la pente en compagnie d'Alafair pour aller ouvrir la boutique de pêche. Nous passâmes le ponton au jet avant d'allumer la fosse à barbecue où nous préparions chapelets de saucisses, poulets et parfois côtes de porc pour nos clients de la mi-journée. Je me rendis

dans la réserve et commençai à ouvrir les cartons de bière et de soda pour regarnir les réfrigérateurs, pendant que Alafair préparait le café et nettoyait le comptoir. J'entendis la minuscule clochette sonner sur la porte moustiquaire et un jeune homme entra dans la boutique.

Les cheveux blond cendré coupés court et rasés sur la nuque, la peau couleur olive et coiffé d'un chapeau de paille blanc à la calotte en forme de cône, il portait une veste de sport bleu pâle, une large cravate lie-de-vin, un pantalon gris et des bottes de cow-boy en cuir souple et ciré. Le front emperlé de sueur, il trimballait une valise si lourde que les veines se nouaient à son poignet.

– Comment va ? dit-il avant de s'installer sur un tabouret du comptoir en me tournant le dos. Pourrais-je avoir un verre d'eau, s'il vous plaît ?

Alafair était maintenant en terminale au lycée, même si elle paraissait plus âgée. Elle se dressa sur la pointe des pieds et prit un verre sur l'étagère, les muscles de ses cuisses et de ses fesses tendus contre le tissu de son short. Mais le jeune homme détourna la tête et regarda par la moustiquaire les arbres de l'autre côté du bayou.

– Vous voulez de la glace ? lui demanda-t-elle.

– Non, m'dame, je voulais pas causer de tracas. L'eau du robinet, ça m'ira très bien, répondit-il.

Elle remplit le verre et le posa devant lui. Son regard s'attarda un instant sur la valise posée au sol et la ceinture de cuir qui sanglait ses flancs déformés par la charge.

– Puis-je vous être utile ? demanda-t-elle.

Il prit une serviette en papier dans le présentoir, la plia et s'en épongea le front en lui adressant un grand sourire.

– Y a des jours, je m'dis que les gens comme moi, y sont pas vraiment faits pour vendre des sorbets en

enfer. Y a du monde qui habite dans c'te maison, là ? dit-il.

– Et vous vendez quoi ? lui demanda-t-elle.

– Des encyclopédies, des bibles, des revues pour la famille. Mais c'est les bibles que je vends le plus. J'ai l'intention de faire ministre du Culte ou d'entrer dans les forces de l'ordre. Je prends même des cours de droit criminel à l'université. Je pourrais avoir un de ces petits pâtés ?

Alafair tendit de nouveau la main vers l'étagère et cette fois l'homme laissa couler son regard sur son corps en s'attardant sur l'arrière de ses cuisses. Lorsque je sortis de la réserve, il tourna brusquement la tête vers moi en plissant les yeux.

– Vous désirez louer une barque ? demandai-je.

– Non, monsieur. Je m'offrais juste une petite pause en chemin. Je m'appelle Marvin Oates. En fait, je suis du coin, dit-il.

– Je sais qui vous êtes. Je suis inspecteur aux services du shérif de la paroisse de New Iberia.

– Eh bien, je dirais que j'ai plus rien à ajouter.

Mon souvenir était un peu brumeux, une arrestation quatre ou cinq ans auparavant pour faux chèques, une recommandation de clémence de la part de son responsable de conditionnelle, et de la part de Barbara Shanahan un geste charitable comme elle était capable d'en faire à l'occasion, en l'autorisant à plaider la relaxe au vu de la peine déjà purgée.

– À un de ces quatre, et au revoir, dis-je.

– Oui, m'sieur, c'est bien compris, dit-il avec un salut de la tête.

Il inclina son chapeau à l'adresse d'Alafair, souleva sa valise et franchit le seuil avec difficulté, comme s'il transportait un chargement de briques.

– Pourquoi faut-il que tu te montres aussi dur, Dave ? dit Alafair.

J'allais lui répondre, mais choisis finalement de n'en rien faire et sortis pour répartir des demi-poulets sur la grille du barbecue.

Marvin Oates s'arrêta au bout du ponton, posa sa valise et revint vers moi, en suivant avec attention le sillage jaunâtre et moussu d'un hors-bord sur le bayou.

– C'est votre fille, monsieur ? demanda-t-il.

– Ouais.

Il hocha la tête.

– Vous m'avez vu admirer sa silhouette lorsqu'elle me tournait le dos. Elle est belle et la chair est faible. En tout cas, elle l'est pour moi. Vous êtes son père et je vous ai offensé. Je vous prie de m'en excuser.

Il attendait que je lui réponde, mais je continuai à le dévisager sans mot dire. Il m'adressa de nouveau un signe de tête, retourna auprès de sa valise qu'il empoigna et franchit le chemin de terre pour remonter l'allée à voitures qui conduisait chez moi.

– C'était pas la bonne maison, collègue ! lui criai-je.

Il souleva son chapeau en guise de salut et changea de direction pour aller chez mon voisin.

Le lundi matin, je passai un coup de fil à la grand-mère de Tee Bobby avant de me rendre dans l'île de Perry LaSalle. Ladice m'ouvrit la porte en robe beige et chaussures blanches bien astiquées, les cheveux brossés et attachés par un peigne derrière la tête. De petits tapis parsemaient le sol de son salon aux sièges couverts de housses imprimées de motifs fleuris, et un ventilateur à pales en bois tournait lentement au plafond. Le vent soufflait de la baie, plaquant doucement les efflorescences jaunes des flamboyants et des mimosas contre les mousti-

quaires. Elle s'assit sur le canapé, se tourna vers moi et attendit, le souffle régulier, sur ses gardes.

– Tee Bobby n'a pas d'alibi. En tout cas, aucun qu'il veuille bien me donner, dis-je.

– Et si moi je vous annonce qu'il était ici quand cette fille a été tuée ?

– Vos voisins disent que non.

– Alors pourquoi vous venez m'embêter, monsieur Dave ?

– Les gens du coin sont bouleversés par la mort de cette petite. Et Tee Bobby est une cible parfaite pour leur colère.

– Tout ça, ç'a commencé avant qu'y naisse. Y a rien là-dedans qui est la faute de ce garçon.

– Il va falloir que vous m'expliquiez ça, dis-je.

J'entendis s'ouvrir la porte moustiquaire derrière la maison et une jeune femme traversa la cuisine, chaussée de tennis roses et vêtue d'une robe bleue trop grande qui pendait sur son corps comme un sac. Elle alla au frigo, prit une bouteille de soda entamée où flottait une paille, et se planta dans l'embrasure de la porte en suçotant le liquide, le visage comme une copie conforme de celui de Tee Bobby, vidé de toute expression, le regard embrouillé par des réflexions que personne n'aurait probablement su deviner.

– On va voir le médecin dans un petit moment, Rosebud. Attends-moi sur la terrasse derrière la maison et reviens plus ici avant que je te le dise, annonça Ladice.

Les yeux de la jeune femme s'accrochèrent une seconde aux miens, puis, ôtant la paille de sa bouche, elle tourna les talons et poussa la porte moustiquaire qu'elle laissa claquer derrière elle.

– On dirait que vous avez queq'chose à dire, fit Ladice.

– Qu'est-il arrivé à la mère de Tee Bobby et de Rosebud ?

– S’est enfuie avec un Blanc quand elle avait seize ans. Ces deux-là, elle les a laissés dans leur petit lit sans rien à manger.

– C’est ce que vous vouliez me faire comprendre quand vous avez dit que Tee Bobby n’était responsable de rien ?

– Non. C’est pas du tout ça que je voulais dire.

– Je vois, répondis-je en me levant pour prendre congé. Certains racontent que c’était le vieux Julian, le père de votre fille.

– Vous iriez entrer dans la maison d’une Blanche, d’une dame, et vous y poseriez une question comme celle-là ? Comme si vous parliez à du bétail ? demanda-t-elle.

– Il est possible que votre petit-fils se retrouve dans la Maison de Mort, Ladice. Apparemment, Perry LaSalle est son seul ami. Peut-être que c’est une bonne chose. Peut-être pas. Merci du temps que vous m’avez consacré.

Je ressortis dans la cour, au milieu du parfum des fleurs et des senteurs salines surchauffées par la pluie qui tombait au loin sur le Golfe. De l’autre côté de la route, des paons se promenaient sur la pelouse devant les ruines de la maison en stuc à deux étages où avait vécu Julian LaSalle. J’entendis Ladice ouvrir la porte moustiquaire derrière moi.

– Qu’est-ce que vous voulez dire, que c’est pas bien que Perry LaSalle est le seul ami de Tee Bobby ? demanda-t-elle.

– Un homme rongé par la culpabilité finit toujours par se retourner contre celui qui le fait se sentir coupable. Mais ce n’est qu’une opinion personnelle, répondis-je.

La brise souffla une mèche de ses cheveux sur son front. Elle la remit en place et me fixa sans ciller un long moment avant de rentrer dans la maison en poussant le loquet de la porte moustiquaire.